



Peto 11

István Pető, peintre-graveur

Trente ans de création au cœur d'une archéologie de l'imaginaire

L'art contemporain hongrois n'est pas familier au grand public : peu d'échos à la notoriété de Klimó Károly ou Kondor Béla dans l'Hexagone, tandis que sont connus, en raison de leur carrière faite en France, Simon Hantaï, Alexandre Hollan ou Moholy-Nagy. Depuis une trentaine d'années, István Pető élabore un œuvre gravé, peint ou dessiné à partir de ses multiples carnets. Tous sont révélateurs d'une tendance calligraphique mue par une gestuelle en phase avec sa maîtrise technique, significative de l'approche sensuelle d'un univers ouvert. Portrait d'un amoureux du trait, de la trace et des profondeurs.

Par Chen Kuangyi et Christophe Comentale



Portrait d'István Pető.

István Pető naît en 1955 à Mezőkövesd, petite ville de la Hongrie du Nord célèbre pour ses arts folkloriques et ses traditions culturelles. C'est dans la capitale, Budapest, qu'il entreprend durant les années 1980 un cursus à l'École des arts décoratifs et dans l'atelier de Zoltán Lenkey, un lieu « qui combine la rigueur de l'enseignement à la recherche de la précision ». Il travaille un temps dans la production d'objets de design, alors en faveur, tandis qu'il s'adonne déjà à son activité de peintre. Ce cursus lui permet d'approcher plusieurs artistes de sa génération. « Je pensais que tout se passait

à Paris, explique István Pető, et j'ai eu envie d'y séjourner une année, afin de voir et de comprendre un nouvel environnement. En fait, en Allemagne, en Italie, des choses se passaient aussi... » Il découvre alors les aléas du cheminement hors de sa patrie, les difficultés très normales de l'adaptation, de l'intégration dans un milieu autre. Ses voyages vont le conduire aussi aux États-Unis, où le regard porté sur l'art, différent, est source d'enrichissement. Depuis trois décennies, il partage son temps entre la création et l'enseignement de la gravure dans la région parisienne, où il vit et travaille.

Page de gauche :
Sans titre, 2010,
huile sur toile,
140 x 145 cm.

De gauche à droite :
Carnet peint.

Sans titre, 2010,
gouache sur papier,
collage et monotype,
35 x 30 cm.

**Page de droite,
de haut en bas :**
Carnet peint.

Sans titre, 2009,
eau-forte au trait,
manière noire et aquarelle,
20 x 40 cm.

Des carnets d'esquisses et de dessins pour l'œuvre gravé ou peint

Si István Pető ne se dit pas « artiste », en raison des définitions assez négatives qui cernent ce mot, il reconnaît qu'il est peintre et surtout peintre-graveur. Un court texte d'introduction à une exposition de 2009 définit ainsi son travail : « István Pető donne naissance à la peinture dans des conjugaisons nouvelles et répétées, tout comme il décline, affirme la douceur et la violence du trait en un même geste brut. Composition structurée d'espaces dénudés et d'autres laissés vides, créant ainsi des champs de tension. Tension entre peu et beaucoup, force et légèreté, sans réelle volonté narrative. Il s'agit seulement de diriger le regard, tout en le laissant errer, faire évader l'esprit, catalyser une émotion. » Quant aux matériaux, la toile reste le fondement : « D'abord, il y a la texture, brute, de la toile de chanvre, au tissage serré et rugueux, nue de la matière picturale, nue des masses et des vides, du possible des formes à naître, à explorer. La toile respire la nudité, repousse l'éblouissement facile.

István Pető commence là, dans cette rugosité de la toile, dans cette ingratitude de la surface, et le désir encore retenu de la peinture, de la couleur qui palpète. » En fait, lorsqu'il parle de composition, il la compare à la structuration d'une pyramide.

Il faut plonger dans les documents préparatoires, intimes, de ce chasseur de formes pour en comprendre le parti pris, la nécessité sans cesse renouvelée. Que les carnets soient de petites dimensions ou en demi format raisin, les pages voient défiler des constructions savantes, allusives, denses... Il s'en dégage un plaisir de naviguer parmi des organisations fortes et bien différentes. Comme ce type de composition basé sur un rythme binaire : deux carrés, ou le rapport un tiers/deux tiers de deux rectangles juxtaposés, ou bien plusieurs secteurs présents sur une même œuvre avec des collages de monotypes sur des zones de papier. Parfois des diptyques, parfois un même espace où sont définies deux parties... L'énumération ne demande pas à être plus poussée, l'intérêt étant que le spectateur sache participer de façon plaisante, active à cette pénétration dans le rythme de l'œuvre.





« István Pető donne naissance à la peinture dans des conjugaisons nouvelles et répétées, tout comme il décline, affirme la douceur et la violence du trait en un même geste brut. »



Des formes nées du corps, un corps qui devient masque, qui éclate et mute en un réseau de traits denses, ceux du fusain, du crayon, du pigment ou des sillons de l'eau-forte, en un lavis de matières aussi, celles de l'aquatinte et des monotypes – jeux de reprises légères proches d'estampages orientaux.



La leçon de Tapiés et de Sima résonne, discrète et nécessaire, peut-être, pour rappeler la force des grandes figures nécessaires pour briser les cadres stricts.

De la couleur et du vide

Les œuvres d'István Pető frappent par les sources si diverses de leurs masses, points, taches, résidus chromatiques. Sa production est également étonnante à travers les dialogues qui opposent les noirs denses, puis plus légers, à des blancs structurant ses univers. Les modes chromatiques sont autant d'illustrations, approches d'une narration toujours renouvelée qui laisse agir le charme qui s'y presse. On ne peut pas, *a contrario* de certains de ses aînés, parler de périodes, mais les récurrences surprenantes tirent parti de besoins, ceux de se retrouver en symbiose avec des couleurs majoritaires qui savent frôler le monochrome sans jamais l'atteindre. Des témoignages, ceux de traces et langages disparus, viennent s'ajouter à ceux d'excavations laissées par une archéologie de l'imaginaire, là pour matérialiser la séquence de l'univers ainsi déployé. Ces considérations valent autant pour la gravure, le dessin que la peinture au pigment, sans enlever quoi que ce soit à la spécificité de chaque





technique. Une complexité qui sait être invisible tout en magnifiant la couleur. Du bleu : « Et l'œil s'efforce, attiré, séduit et perdu, plongé dans les bleus si denses même dans leur possible disparition, des bleus infinis, des bleus déclinés au fil des années dans leur multitude connue et inconnue. Perdu dans les bleu outremer, les bleu émeraude, les bleu marine, les bleu de nuit, les bleu eau, l'œil soudain se trouble d'un rose transparent, d'ocres qui rejoignent le blanc agençant d'autres formes abstraites, mais si expressives dans l'émotion sensitive qu'elles engagent; puis un jour, l'œil, brutalement, doit conquérir des rouges sans pudeur, des orangés imposants, des rouilles âcres. Où est la douceur originelle ? » Du jaune et aussi du rouge. L'intensité naturelle des couleurs vives, situées sur le cercle chromatique entre l'orange et les pourpres, permet des modulations comme lorsque, lavé de blanc, le rouge devient rose; sombre, il s'appelle brun. István Pető sait jouer du vermillon tirant vers l'orangé au carmin tirant, lui, vers le pourpre. Quant au jaune, la couleur la plus chaude et la plus lumineuse, elle va vers des tons desséchés, refoulés, lavés, qui lui laissent des teintes de verts sous-jacents formant liaison avec des résidus de noir, toujours complémentaire.

De haut en bas :

Sans titre, 2009, fusain et encre, 60 x 55 cm.

Sans titre, 1996, eau-forte au trait, 22 x 22 cm.

Sans titre, 2007, gouache sur papier, collage et monotype, 14 x 20 cm.

Page de gauche, de gauche à droite et de haut en bas :

Sans titre, 2012, eau-forte au trait et aquatinte, 20 x 20 cm.

Sans titre, 2005, eau-forte au trait et aquatinte, 11 x 8 cm.

Sans titre, 2005, gouache sur papier, collage et monotype, 20 x 20 cm.



De haut en bas :

Sans titre, 2015,
lithographie et fusain,
58 x 30 cm.

Sans titre, 2014,
gouache sur papier,
collage et monotype,
20 x 20 cm.

**Page de droite,
de haut en bas :**

Sans titre, 2005,
eau-forte au trait,
10 x 10 cm.

Sans titre, 2005,
huile sur toile fusain
et collage, 168 x 185 cm.

Traces de monotype et de gravure

La fréquentation des ateliers d'artiste en Hongrie, l'accompagnement des peintres-graveurs et des graveurs à part entière permet une familiarité avec cette approche très particulière, très parallèle à celle de la peinture. Lithographe, István Pető a encore une presse de la fin du XIX^e siècle qui accueille des pierres de bonnes dimensions. Bien souvent, la couleur devient une base sur laquelle la polychromie va faire vibrer les masses principales. Il a même fait différentes expériences permettant de conjuguer lithographie, dessin et taille douce, les matières alors apparues sont des îlots inattendus. István Pető est et reste surtout un fécond créateur de gravures en taille douce – la pointe sèche ou la manière noire venant sur la plaque de cuivre comme en point d'orgue. Concernant les traits plus chauds et presque prolixes tracés à l'eau-forte, leur morsure sur la plaque de zinc présente une densité très contrôlée par ce technicien qu'il sait devenir, afin de permettre à l'artiste d'aller au bout de ses recherches. Il prend aussi



pour support le Plexiglas et a recours à la gravure dite « non toxique ». Quant au monotype, cette gravure produite sans équipement d'impression complexe, István Pető s'y essaie dès 1987-1988 : « L'intérêt du monotype est, pour moi, son caractère ambigu, une trace plutôt qu'une gravure et, à la limite, existant sans que l'on ait besoin de presse. » Ainsi est reprise la raison d'être initiale de ce procédé quasi unique utilisé depuis plusieurs siècles : les gestes prennent leur essence sur une matière peinte à partir de papiers qui sont de texture fine, mais lisse et assez imperméable. Le sillon du dessin tracé dans la plaque a disparu, l'artiste peut laisser libre cours à son besoin d'œuvres créées dans une certaine légèreté, tout en ayant la structure de base des gravures. « Avec les monotypes, le travail d'intégration dans des œuvres uniques semble se faire sans problème », explique-t-il, tout en montrant des peintures sur lesquelles sont marouflés des monotypes retravaillés et aussi collés sur des dessins réalisés sur papier. Ces collages apparaissent vers 1990.

Dans l'atelier de gravure qui donne sur le calme d'un jardin intérieur, István Pető imprime ses eaux-fortes ; le lieu, aéré, permet de libérer les effluves des corps chimiques, notamment les acides nécessaires à l'appa-

rition des traits des scènes ainsi créées. Le choix des papiers, important, est effectué avec soin : « J'ai commencé avec des papiers hongrois, dont la rigidité obligeait à davantage de pression lors du passage de la presse. En gravure, j'aime le Hahnemühle, fragile mais mat, qui donne une certaine chaleur aux noirs et blancs. Le contraste est différent avec le papier Rives ou le BFK, où la rupture avec le trait noir est moins crue. » Le parcours au fil des œuvres laisse aller, parmi des formats modestes ou plus conséquents, des couleurs qui disent autant le plaisir du regard léger que celui d'un environnement mis au jour. En peinture comme en gravure, la spontanéité doit apparaître à travers les œuvres. Au peintre-graveur le mot de la fin : « Quand on est peintre, on est seul ! En gravure, il y a partage des savoir-faire, des secrets, des astuces. Mais quelle que soit l'approche, l'obsession est à la base de tout, constructive, positive. » Une belle illustration de ce que peut être le plaisir de susciter des atmosphères qui ne cessent de conserver et diffuser sensibilité et talent...

Site de l'artiste : peto-art.com



Œuvres dans les collections publiques

Musées des villes de Bobigny, Saint-Denis, Nanterre, musée Ernst (Budapest), cabinet des Estampes et de la photographie (BnF).

Nombreuses expositions personnelles en France et à l'étranger.

Sauf mention contraire, les photos de cet article sont à créditer à István Pető.

Bibliographie

Livre de dialogue : Marjorie Micucci, *Lost journeys, fragments*, quatre poèmes de Marjorie Micucci, [12] gravures à l'eau-forte et à l'aquatinte d'István Pető. Saint-Denis, C Erratum Press, 2005, n.p.

Catalogues : István Pető, *Sans titre*. Budapest, Dorottya galerie, 2005. 24 p., ill. en coul.

István Pető, préf. de Gyöngyvér Oszlányi. Budapest, Institut français en Hongrie, ca 1995, n.p., ill.

István Pető, *peintures*. Paris, 1990, n.p., ill. en noir et en coul.

István Pető, *que de peintures, 1996-2003*, texte de Peter Estehrházy. Budapest, 2003. 53 p. ill.

